

RETOUR À L'INALCO

CHLOÉ BILLON
ET MARIE VRINAT-NIKOLOV

Propos recueillis par
Étienne Gomez
et Marie Hermet

L'une est traductrice du bulgare, enseignante et chercheuse, l'autre est traductrice du bosnien, du croate, du monténégrin et du serbe, ainsi qu'interprète. Toutes les deux se sont connues à l'Inalco, où Chloé Billon a inauguré le master de traduction littéraire l'année où il a été fondé par Marie Vrinat-Nikolov. (E.G.)

TransLittérature : Marie Vrinat-Nikolov et Chloé Billon, vous vous êtes rencontrés à l'Inalco, en qualité respectivement de professeur et d'étudiante, il y a une quinzaine d'années. Rien ne vous prédestinait à traduire la littérature de la Bulgarie et de l'ancienne Yougoslavie, mais il a suffi d'un hasard pour que vous vous sentiez inexplicablement « chez vous », l'une dans la langue bulgare, l'autre dans la capitale serbe... Pouvez-vous nous en dire plus ?

Marie Vrinat-Nikolov : Quand j'étais enfant, mes parents ont accueilli à la maison un couple d'auto-stoppeurs bulgares. C'était en 1973, en plein régime communiste. Nous habitions Blois ; je ne savais pas où était la Bulgarie, il a fallu chercher dans l'atlas, mais quand j'ai entendu la langue, j'ai aussitôt voulu que ce soit ma langue. C'était une évidence. J'ai commencé à apprendre toute seule et, un an plus tard, l'un des deux est revenu et m'a donné quelques cours, que j'ai enregistrés. Je me suis entraînée à parler. Rouler les « r », ce n'était pas un problème, ma grand-mère les roulait aussi, et elle était française ! Pour d'autres sons, c'était plus complexe... Nous sommes partis visiter la Bulgarie l'année suivante, mes parents, mes sœurs et moi, en train, et dès que j'ai été majeure, j'y suis retournée seule. J'y

suis allée ensuite tous les étés, en évitant de parler français. Je prenais des notes sur mon calepin, et j'écoutais. Je testais, je voyais comment les gens réagissaient, je réajustais.

TransLittérature : Il y a un côté un peu laboratoire, méthode expérimentale, dans tout ça...

M. V.-N. : Je crois plutôt que c'est comme un enfant qui apprend à parler. Le bulgare venait en plus de tout le reste. Mes professeurs m'ont rapidement orientée vers les classes préparatoires, l'École normale supérieure, et l'agrégation de Lettres classiques, mais en 1979, j'ai perdu une sœur, très jeune. Elle avait quinze ans. J'étais alors en première année de khâgne, toute seule à Paris. Dans ma solitude, je ne pouvais parler de cette mort à personne et le bulgare a été ma planche de salut. C'est alors que j'ai décidé de m'inscrire ici, à l'Inalco, où j'ai fini par remplacer le professeur que j'avais eu, Mme Fouillaron, qui portait le nom de son mari français mais était bulgare. C'est elle qui, en 1985, m'a confié ma première traduction, un texte intitulé *L'Herbe folle*, de Yordan Raditchkov, d'une difficulté redoutable¹. Un texte court, une nouvelle, mais réputé intraduisible parce que l'auteur inventait sans cesse des mots et recourait à des dialectes.

Chloé Billon : Pour moi aussi, c'est assez mystérieux. Mes deux parents sont français. Ma mère, institutrice, attachait beaucoup d'importance à ce que nous soyons entourées, ma sœur et moi, de tous les livres qui nous plaisaient, et il y en avait des tas à la maison, en particulier un livre de contes russes illustrés par Ivan Bilibine. Il a eu à peu près la même influence sur ma petite sœur que sur moi. Elle a appris le russe, et moi, je me suis mise à rêver qu'un jour je partirais. J'étais fascinée par les pays de l'Est en général, les grands espaces, la neige, le froid. C'est ainsi qu'à dix-neuf ans, je suis partie avec un groupe d'amis en Serbie pour assister à un festival de mu-

¹ Yordan Raditchkov, *L'Herbe folle et autres récits*, traduit du bulgare par Bernard Lory, Roumiana Tatarova-Demange et Marie Vrinat, Éditions Est-Ouest internationales/UNESCO, 1994.

sique tzigane. Je ne peux pas expliquer ce qui s'est passé. Nous sommes restés un mois en Serbie, au Monténégro et en Bosnie-Herzégovine, qui, à l'époque – c'était en 2005 –, n'étaient pas touristiques. Tout le monde était d'une chaleur humaine incroyable, dans n'importe quel petit village, nous étions invités à manger et à dormir. Mes trois amis et moi avons passé un été merveilleux, mais j'ai été la seule à décider d'y revenir.

TL : Comment êtes-vous passées de cette expérience du dépaysement à la traduction littéraire ? Celle-ci ne représente d'ailleurs pour vous qu'un métier parmi d'autres : vous avez toutes les deux construit un équilibre autour d'activités complémentaires, l'interprétariat pour Chloé et l'enseignement et la recherche pour Marie. Comment cela s'est-il produit ?

C. B. : J'ai fait des études de lettres, une prépa Littérature anglaise et allemande, puis l'ENS. Je ne voulais pas devenir professeur et j'ai refusé de passer l'agrégation, mais je suis allée un an aux États-Unis, à Seattle, où j'ai été lectrice de français à l'université de Washington, qui possède un très bon département d'études slaves. C'est ainsi que j'ai commencé à apprendre le serbo-croate, et de retour à Paris, j'ai annoncé à l'ENS que j'avais décidé d'étudier cette langue. Je me suis donc inscrite à l'Inalco et j'ai choisi le master de traduction littéraire, qui venait d'être créé par Marie Vrinat, pour concilier mes deux passions : les langues et la littérature. Comme je ne me suis jamais fait d'illusions sur mes chances de gagner ma vie en traduisant du serbo-croate et qu'il fallait aborder la question quand même, je me suis aussi inscrite à l'ESIT, l'école d'interprètes, un peu par hasard, et il se trouve que ça m'a beaucoup plu.

TL : Je sais que tu travailles beaucoup pour la Commission européenne, par exemple, et pour le *Courrier des Balkans*...

C. B. : Je suis free-lance. Je travaille pour qui a besoin de mes services, et il est vrai que le *Courrier des Balkans* et la Commission européenne sont mes principaux demandeurs, avec le Parlement européen. Il m'arrive aussi de traduire pour des festivals littéraires,

pour des rencontres, pour la radio. Les deux activités sont complémentaires : quand j'ai interprété quelque chose et que je rentre fatiguée, je suis heureuse de traduire tranquillement chez moi, en robe de chambre. Inversement, j'aime bien l'immédiateté de l'interprétariat, et les montées d'adrénaline que ça implique. Je rencontre également des gens intéressants. Il est assez rare de faire les deux, traduction et interprétariat, activités qui mobilisent des compétences complètement différentes, mais après trois ans de l'entraînement presque militaire de l'ESIT, on est capable d'interpréter en toutes circonstances, même malade, même après une nuit blanche, par tous les temps, en prenant des notes, s'il le faut, avec son rouge à lèvres sur une serviette de restaurant... L'avantage, c'est que lorsqu'un auteur que j'ai traduit vient en France, je peux aussi l'interpréter lors de rencontres et de lectures. Ça permet de renforcer l'intimité ou l'amitié, en même temps que de créer des contacts avec des journalistes et des éditeurs. Cette littérature n'est pas facile à vendre, et quand je rencontre des éditeurs sur un festival, même en interprétant des auteurs anglais ou autrichiens par exemple, je peux leur parler de ce que je traduis. Ça brise cet isolement du traducteur qui travaille uniquement chez lui.

M. V.-N. : Je fais un peu de traduction simultanée aussi, mais uniquement pour les auteurs que j'ai traduits et qui sont devenus des amis. Pour le reste, j'ai une expérience très différente de celle de Chloé. En 1990 ou 1991, le premier président de la République démocratique bulgare, après la chute du régime communiste, a été invité à Paris, et l'ambassadeur bulgare m'a demandé d'assurer l'interprétation. Ça se passait au Crillon. Après le discours, que j'avais traduit sous forme rédigée et dont j'ai lu la traduction sans peine, il y a eu les questions, et il m'a été d'autant plus difficile de les traduire que je n'étais pas très au fait de l'actualité. Alors que le président parlait de l'Union européenne, je m'entêtais à dire « Communauté européenne ». Un proverbe bulgare m'est venu à l'esprit : « Chaque grenouille doit connaître sa mare ». J'ai compris que l'interprétariat n'était pas ma mare.

Mon élément, contrairement à Chloé, c'est l'enseignement et la recherche, que complète très bien la traduction littéraire. Mes re-

cherches portent sur la traduction et sur l'histoire de la littérature bulgare. Je prépare des ouvrages que je veux novateurs par leur structure et leur contenu, puisque je m'inscris contre l'essentialisme nationaliste, et donc contre le « grand récit » national, linéaire et téléologique. Je m'intéresse à tout ce qui a été écrit dans ce que j'appelle « l'espace littéraire » bulgare, que ce soit en bulgare ou en arménien, en judéo-espagnol, en turc...

TL : Toutes les deux, vous avez construit un équilibre entre la traduction littéraire et des activités complémentaires qui vous permettent à la fois d'approfondir votre connaissance du pays et de sa culture et de rencontrer beaucoup de monde, l'interprétariat dans un cas, et l'enseignement et la recherche dans l'autre.

M. V.-N. : Le fait est que même si je pouvais vivre exclusivement de la traduction, je ne le ferais pas. Je suis tout aussi passionnée comme traductrice que comme chercheuse *et* comme enseignante. Là où nos deux expériences sont très similaires, c'est que, comme Chloé pour l'ancienne Yougoslavie, je me suis vraiment sentie chez moi en Bulgarie, où j'ai trouvé une chaleur humaine incroyable. Transmettre cette langue et cette littérature à des Français, c'est manifester ma reconnaissance pour tout ce qu'on a fait pour moi en Bulgarie.

TL : Justement, parlons un peu de ces langues que vous traduisez. Quelles sont leurs particularités ? Comment sont-elles devenues des langues nationales, et littéraires ? Et qu'en est-il des différences entre les langues de l'ancienne Yougoslavie ?

C. B. : Les langues slaves – bosnien, croate, monténégrin, serbe, par ordre alphabétique pour ne vexer personne – sont la preuve de l'influence de la politique sur les langues. Pendant très longtemps, c'était le serbo-croate ; aujourd'hui il y a un nom de langue par pays. Une pétition signée par des intellectuels de gauche appelle à la reconnaissance d'une langue unique et pluri-centrique. Il y a des différences, des nuances, mais considérer ces langues comme radicalement différentes est politique, c'est une conséquence de la guerre.

M. V.-N. : Mais les emprunts au turc, par exemple, sont un peu différents ?

C. B. : En effet. La Serbie et la Bosnie ont fait partie de l'Empire ottoman alors que la Croatie a fait partie de l'Empire austro-hongrois. Le serbe et le bosnien ont donc plus d'emprunts au turc que le croate. À Zagreb, beaucoup de mots d'argot viennent de l'allemand, mais il y a aussi des mots allemands dans les autres langues : du vocabulaire technique, le lexique de la voiture, notamment. Certains mots permettent de situer l'orateur, croate ou serbe, comme certains accents et la manière de former les phrases : en serbe, on privilégie la construction *je veux que je fais*, en croate *je veux faire*, avec élision du verbe à l'infinitif. En croate et en bosnien, apparaît la mouillure : plus on se rapproche de la mer, plus la langue se mouille... mais tout le monde se comprend, alors que le slovène est vraiment différent. Le macédonien, quant à lui, est entre le serbe et le bulgare.

M. V.-N. : Le macédonien actuel est aussi une langue politique. Au Moyen Âge, la Macédoine actuelle faisait partie du royaume bulgare, ensuite l'Empire ottoman s'est établi sur les territoires de ces deux pays pour cinq siècles, et l'on observe un continuum de dialectes entre ce que sont maintenant le bulgare et le macédonien standards. À la chorale que j'ai montée à l'Inalco, par exemple, nous avons chanté un chant qui n'était ni en macédonien standard ni en bulgare standard. Ces deux langues se distinguent des autres langues slaves parce qu'elles ont perdu les déclinaisons.

C. B. : Ce continuum des dialectes, on le voit dans le sud-est de la Serbie, près de la Bulgarie, où un dialecte local a aussi un peu perdu les déclinaisons.

M. V.-N. : Le système verbal du bulgare est l'un des plus riches d'Europe : neuf temps dans les deux aspects perfectif et imperfectif, plus un mode particulier, le méditatif, qui n'existe pas ailleurs en Europe : trois temps utilisés pour les contes ou lorsqu'on n'est pas témoin de quelque chose : *on m'a dit que*, soit dans le sens de *je ne m'engage pas*, soit de *on me l'a dit mais je n'y crois pas*. Ça peut paraître difficile

à traduire mais pas en contexte, parce qu'on ne traduit pas des langues, on traduit des textes. C'est ça la différence.

C. B. : Le serbo-croate a longtemps été la langue des serfs, une langue orale avec une tradition de chants épiques accompagnés à la guzla, cet instrument à cordes et archet qui ressemble à un instrument iranien. Ces chants ont été mis par écrit par un roi poète du Monténégro, Petar II Petrović-Njegoš. Au XIX^e siècle, il y a eu le printemps des peuples et la renaissance d'une identité nationale. La Serbie est devenue le premier pays à obtenir son indépendance, et Vuk Karadžić a été le premier à établir une grammaire, un dictionnaire, et à fixer une graphie pour les signes diacritiques. C'est une langue très simple à écrire, bien articulée, un son pour une lettre.

M. V.-N. : Le bulgare aussi a été construit plus tard mais c'est le principe étymologique qui a été retenu : on retrouve l'histoire de la langue dans l'orthographe. Les territoires bulgares sont restés cinq siècles dans l'Empire ottoman, de 1396 à 1878, empire administré selon les distinctions religieuses. Il y avait donc la communauté des musulmans, auxquels les Turcs étaient assimilés, la communauté des orthodoxes sous l'autorité du patriarche de Constantinople, les Arméniens, les juifs. On a écrit d'abord en grec. Les premières écoles formaient des clercs à partir des textes religieux, en slavon bulgare, qui était éloigné de la langue parlée. Les élites qui avaient accès à l'enseignement fréquentaient les écoles grecques. Les Serbes ont été les premiers à avoir un État, en 1821, puis les Grecs vers 1830, et il existait déjà de bonnes écoles grecques dans l'Empire. La première génération de lettrés bulgares écrivaient donc en grec. La première école laïque dispensant un enseignement en bulgare moderne a été créée en 1835. La standardisation de la langue s'est opérée autour des années 1870 avec pour fondement les parlars du nord-est.

TL : En tant que traductrices littéraires, apportez-vous toujours des textes aux éditeurs, ou bien répondez-vous à des commandes ? Je vois que cette question vous fait rire, toutes les deux... Est-ce donc un combat pour chaque texte ?...

M. V.-N. : Je dis toujours à mes étudiants que je mourrai en traductrice heureuse mais en colère. Pour moi, la traduction est un bonheur, mais j'ai du mal à comprendre pourquoi la littérature bulgare intéresse aussi peu. Convaincre les éditeurs est toujours un long et patient combat... lorsqu'ils veulent bien répondre. Il faut dire que la Bulgarie met des conditions délirantes aux aides à la traduction. Jusqu'à cette année, tout le dossier devait être traduit par un traducteur assermenté, et l'éditeur devait l'apporter en mains propres : il fallait ainsi prendre l'avion, payer l'hôtel, etc. Et il n'y avait qu'une session par an ! J'ai publié un article incendiaire dans un journal bulgare il y a deux ans, et cette année, j'ai pu faire le dossier pour l'éditeur et l'envoyer par Internet.

Quant aux éditeurs français, ils ne prennent pas de risques. Actes Sud par exemple a décliné les deux premiers romans de Guéorgui Gospodinov. Le deuxième, *Physique de la mélancolie*, a fini par être publié chez Intervalles ; il a été primé par la fondation Jan Michalski et nommé à cinq prix internationaux prestigieux². Je travaille beaucoup avec Armand de Saint-Sauveur, des éditions Intervalles, mais je lui propose beaucoup plus de textes qu'il ne peut en prendre. J'ai donc plusieurs textes que je trouve intéressants dans mes tiroirs...

C. B. : Plus les éditeurs sont petits, plus ils sont prêts à prendre des risques, mais ils ne peuvent le faire que... tous les trois ans, peut-être. Je travaille beaucoup avec Gaïa, avec qui je communique très bien. Je sais gré à Évelyne Lagrange de répondre à tous mes mails, ce qui est assez rare. Beaucoup d'éditeurs ne m'ont jamais répondu.

TL : Quelles ont été les grandes étapes dans vos parcours de traductrices ?

M. V.-N. : Après *L'Herbe folle*, que j'ai traduit en 1985 mais qui n'est paru qu'en 1994, j'ai traduit d'autres textes de Yordan Raditchkov, surtout pour Éric Naulleau à L'Esprit des Péninsules. En 1988, Tzvetan Todorov m'a proposé de traduire *La Ballade pour Georg Henig*, de

² Guéorgui Gospodinov, *Physique de la mélancolie*, traduit du bulgare par Marie Vrinat, Intervalles, 2015.

Viktor Paskov, qui a été édité par L'Aube. J'ai rencontré Viktor parce que j'avais besoin de termes de lutherie. Il m'avait dessiné les termes dont j'avais besoin, et avec ses dessins, j'étais allée chez un luthier français. *La Ballade pour Georg Henig* est un très beau texte, comme *Allemagne, conte cruel*, que j'ai aussi traduit. Avec les romans de Viktor Paskov, comme avec ceux Guéorgui Gospodinov, je peux dire qu'il y a eu une symbiose entre le texte et moi. En traduction, je m'insurge contre la notion de perte et de gain. Une traduction, ça n'est pas fait pour être « équivalent », du fait des différences de langue, d'écriture, et aussi de culture. C'est un dialogue qui s'instaure entre une écriture et moi, comme avec Paskov et Gospodinov. J'ai également beaucoup aimé traduire Teodora Dimova, Emilia Dvorianova. À ce jour, j'ai une quarantaine de traductions publiées, mais si j'avais pu faire publier tous les textes que je trouve importants, il y en aurait deux fois plus... Depuis quatre ans, je dirige la collection Sémaphores, mise en place à l'Inalco en partenariat avec Armand de Saint-Sauveur qui dirige les éditions Intervalles. La collection est dédiée à nos collègues, mais surtout aux étudiants du master de traduction littéraire que nous avons créé à l'Inalco et que je dirige depuis une dizaine d'années : c'est cette collection qui a accueilli la première traduction de Chloé.

C. B. : *Ça pourrait bien être votre jour de chance*, de Mileta Prodanović. Ensuite il y a eu *Le Huitième Envoyé* de Renato Baretić, paru chez Gaïa. Comme pour Mileta, j'avais apporté le texte. C'est un livre important de la littérature croate, sorti en 2000. Quand j'ai vécu en Croatie en 2012-2013, mes amis me l'ont offert. Pour une grande partie d'entre eux, c'était un livre culte (il a été adapté au théâtre, au cinéma, etc.) mais l'auteur était réputé intraduisible (je crois qu'il n'a été traduit par ailleurs qu'en allemand). C'était un défi, parce que Renato Baretić avait inventé un dialecte imaginaire qu'il fallait réinventer. J'ai vu ça comme un coup de dés. C'était aussi un livre très drôle. Pour Gaïa, j'ai aussi traduit *Les Turbines du Titanic*, de Robert Perišić, qui est sorti au printemps. Dans ce cas précis, Evelyne Lagrange m'avait dit au retour de Francfort : « On m'a parlé d'un certain Perišić, tu connais ? ». Je lui ai dit que oui, bien sûr, que j'adorais, et je lui ai fait une fiche de lecture qui l'a convaincue.

Mes éditeurs sont souvent des gens qui se battent pour maintenir leur maison à flot et qui, même s'ils sont intéressés par les traductions, n'ont pas toujours les moyens de les financer. Si les propositions viennent de nous, traductrices, c'est aussi tout simplement parce que les éditeurs ne parlent pas la langue, et ne peuvent pas savoir ce qui se passe. Il arrive aussi qu'on me demande de lire un roman découvert à la foire de Francfort, mais il est rare qu'on me passe des commandes.

En fait, cela n'est arrivé qu'une fois, pour *Le Piège Walt Disney*, un recueil de nouvelles de Zoran Ferić paru au printemps aux éditions de l'Éclisse. D'origine bulgare, l'éditrice avait lu une nouvelle de Zoran Ferić traduite en anglais, et elle en avait aimé l'humour noir, grinçant. C'est peut-être une caractéristique de la littérature de l'ancienne Yougoslavie : c'est noir et c'est joyeux, on rit jaune mais on rit quand même.

La même situation s'est reproduite tout récemment : la Croatie étant l'invitée de la Comédie du livre à Montpellier en mai 2020, beaucoup d'éditeurs ont soudain voulu avoir un auteur croate à y envoyer, ou se sont enfin décidés à acheter des droits. Autre facteur : la Croatie préside le Conseil de l'UE pendant le premier trimestre 2020, elle en profite pour faire de la promotion culturelle. Mais ce n'est pas représentatif de la situation en général !

Quand j'ai rendez-vous avec des éditeurs pour leur parler de littérature des pays de l'Est, je leur demande toujours quelle est leur ligne et ce qu'ils recherchent. Dans de nombreux cas, ce qu'on me demande, en fait, c'est du Kusturica, et ça ne m'intéresse pas, même s'il m'est arrivé au cours de mes voyages de vivre des épisodes très Kusturica. La Serbie, la Croatie, ce n'est pas que ça, même si c'est souvent tout ce qu'on en connaît en Europe de l'Ouest.

TL : Il est vrai qu'à l'Ouest, on associe souvent la littérature de l'Est à des clichés, à commencer par l'expérience communiste : je sais, Chloé, que ça t'agace beaucoup...

C. B. : Oui, ça m'agace prodigieusement !

TL : Des exemples concrets ?

C. B. : *Le Huitième Envoyé*. C'est un livre qui ne parle absolument pas du communisme, ni de près ni de loin. Ce livre parle de politique, mais plutôt de la transition libérale après la chute du communisme. Il parle aussi de corruption. Que fait la corruption au cœur des hommes ? Peut-on s'en remettre, ou y échapper ? Tous les pays de l'ancien bloc de l'Est sont un cas d'école de la violence du libéralisme sauvage : pillage généralisé des ressources, destruction, etc. Donc, s'il y a une critique dans ce roman, c'est du passage au libéralisme, qui a été une expérience affreuse pour le pays, et pas du communisme. Et c'est avant tout un *Bildungsroman* sur un jeune fat qui, confronté à la réalité, devient petit à petit une meilleure personne par l'expérience de l'exil sur une île dont les habitants parlent une langue qu'il ne comprend pas. Renato Baretić a été invité à la Comédie du livre de Montpellier à l'occasion d'une table ronde organisée avec une jeune auteure bulgare qui écrit en français, Elitza Gueorguieva, et un auteur slovène très connu, Drago Jančar. Le titre de cette table ronde ? « Écrire après le communisme » ! L'animateur, du reste, a fait un beau travail, mais c'était agaçant. Ce sont toujours les mêmes choses qui reviennent : le communisme, la guerre, ou Dubrovnik !

M. V.-N. : C'est ce qu'écrit Danilo Kiš dans *Le résidu amer de l'expérience*³... À propos du communisme, je pense à Dimana Trankova, une auteure bulgare de trente-cinq ans dont j'ai traduit les deux romans, un policier, suivi d'une dystopie⁴. Elle est archéologue et historienne, ce qui lui permet de revenir sur ce qu'il y avait de pire dans le régime communiste, associé au nationalisme. Et c'est très courageux, parce qu'un peu partout, les nationalistes sont en train de refaire l'histoire. Elle décrit des moments truculents, où l'on emmène un journaliste dans des cavernes pour démontrer que c'est en Bulgarie et pas ailleurs qu'est apparue l'humanité la plus ancienne. C'est le berceau de l'humanité...

3 Danilo Kiš, *Le résidu amer de l'expérience*, traduit du serbo-croate par Pascale Delpech, Fayard, 1995.

4 Dimana Trankova, *Le sourire du chien*, traduit du bulgare par Marie Vrinat, Intervalles, 2017 ; *La caverne vide*, traduit du bulgare par Marie Vrinat, Intervalles, 2019.

C. B. : Oui, c'est le jeu dans toute la région : qui est arrivé avant l'autre ?

TL : Les préoccupations politiques semblent malgré tout représenter une part importante de ces littératures. Pouvez-vous nous présenter la production littéraire de la Bulgarie et de l'ancienne Yougoslavie aujourd'hui ?

M. V.-N. : C'est une question très vaste et, d'une certaine façon, toute littérature est politique. Par ailleurs, quand on traduit, on perçoit surtout ce qui distingue une écriture d'une autre, et j'ai du mal à avoir un point de vue général. Teodora Dimova, par exemple, montre vraiment le temps de ce qu'on appelle la transition, c'est-à-dire depuis la chute du mur. J'ai vécu six ans en Bulgarie, de 1994 à 1998 et de 2002 à 2004. Les années de 1992 à 1995 ont été très dures : il faut imaginer le passage d'une économie planifiée à une économie de marché, avec une petite oligarchie qui s'est enrichie. Les gens faisaient la queue dès quatre heures du matin pour avoir une bouteille de lait pour leur enfant, par exemple. À partir de 2005, j'ai vu plusieurs livres bulgares qui revenaient sur le communisme. Teodora Dimova, la fille d'un écrivain bulgare très connu – il a dû réécrire son roman le plus connu pour pouvoir le publier en 1951 – a voulu reprendre une œuvre inachevée de son père, mort en 1966 alors qu'elle avait six ans. C'est ce qui a donné *Adriana*. Elle a institué un prix qui porte le nom de son père, le prix de littérature européenne Dimiter Dimov, et j'ai accepté de faire partie du jury, entre autres parce que cela me permet de me tenir au courant des nouvelles parutions : pour ce prix, j'ai reçu d'un coup quarante livres et il y en a deux pour lesquels j'ai eu un coup de cœur, dont un, *Le roi d'argile*, de Dobromir Baïtchev, qui revient sur la période la plus dure du communisme, les années 1950. C'est l'histoire d'une partie d'échecs qui sauve la vie de quelqu'un qui a été envoyé dans le goulag bulgare. Sinon, Guéorgui Gospodinov a des préoccupations plus générales, « humanistes », avec une langue que je trouve très poétique sans être poétisante.

C. B. : Le dernier roman que j'ai traduit, sorti en mai dernier, parle à

la fois de la transition libérale et des ravages psychologiques causés par la guerre sur toute une population, mais d'une manière extrêmement subtile. Même après plusieurs relectures, après l'avoir traduit donc exploré ligne par ligne plusieurs fois, certains passages m'émeuvent encore par leur beauté.

TL : Cette émotion face à la production littéraire d'un pays, la partagez-vous avec d'autres traducteurs ? Marie, tu disais tout à l'heure que tu étais la seule traductrice du bulgare, du moins de langue maternelle française ? Chloé, j'imagine qu'il y a plus de monde dans le domaine serbo-croate ?

M. V.-N. : Il semble qu'il y ait un problème avec le bulgare, et pas seulement en France. Plusieurs traducteurs du bulgare vers l'allemand ou l'anglais étaient encore en activité il y a vingt ans, beaucoup moins aujourd'hui. J'ai pu faire des études pour le plaisir, mais j'ai l'impression qu'il y a aujourd'hui une telle angoisse par rapport à l'avenir chez les jeunes générations – comment subvenir à ses besoins ? – que ce n'est plus possible aujourd'hui.

C. B. : J'ai eu la chance de réussir le concours de l'ENS et d'obtenir une bourse d'études. Quand j'ai annoncé à mes parents que j'avais trouvé ma vocation et que j'allais m'inscrire à l'Inalco, ils m'ont répondu qu'ils voulaient que je sois heureuse dans la vie, mais qu'il fallait quand même que je pense à faire des études utiles ! Comme la Croatie est entrée dans l'UE juste au moment où je finissais mes études d'interprétariat, et qu'à l'époque nous n'étions que très peu d'interprètes depuis cette langue, on avait besoin de nous au Parlement européen, et c'est finalement grâce à ce que j'avais fait de plus « inutile » dans ma vie que j'ai trouvé du travail...

M. V.-N. : Les étudiants que j'ai eus en master étaient bulgares et ils n'avaient pas le niveau en français pour transmettre leur littérature. J'ai ainsi le regret de ne pas avoir encore pu transmettre la traduction littéraire du bulgare à l'Inalco.

J'ai aussi le sentiment que certains aimeraient traduire, mais sans

se donner le mal de chercher des textes. J'ai eu une étudiante en thèse qui est venue me voir en me demandant comment s'y prendre, où trouver des textes... Je lui ai proposé d'aller en Bulgarie pour rencontrer des gens et rapporter des livres. « Et après, m'a-t-elle demandé, je fais comment ? » Je lui ai donné les contacts que j'avais, et je lui ai exposé ma démarche : rédiger une notice bio-bibliographique sur l'auteur, une note de lecture sur l'œuvre proposée, traduire une vingtaine de pages d'extraits, et envoyer le tout aux éditeurs...

TL : C'est un peu votre troisième métier : vous êtes aussi scouts et agents.

M. V.-N. : Oui, mais on ne nous paie jamais pour ce travail-là ! Et on ne prend pas d'argent aux auteurs...

C. B. : C'est beaucoup de travail de recherche, et c'est passionnant parce qu'on ne traduit que des choses qu'on aime. Les deux derniers auteurs que j'ai traduits sont devenus des amis.

M. V.-N. : Moi aussi, mes meilleurs amis en Bulgarie sont mes auteurs.

TL : Comment s'organise le système éditorial dans vos pays respectifs ? Les éditeurs ont des services de droits étrangers ?

M. V.-N. : Non. En général, en Bulgarie, les auteurs gardent leurs droits.

TL : Il n'y a pas d'agents ?

C. B. : Si, ça commence, mais les auteurs gardent leurs droits.

TL : Les éditeurs ne s'intéressent donc pas aux droits étrangers ?

M. V.-N. : Pas du tout.

TL : Si le système des agents se développe, ça va peut-être aider à l'ouverture de ces littératures vers d'autres pays ? Ils vont chercher à exporter les œuvres de leurs clients ?

C. B. : Pour l'instant, la seule chose qui peut marcher, c'est de faire traduire en anglais, ce qui permet à l'auteur d'être lu par beaucoup de gens. Si un livre a du succès en Croatie, l'éditeur fera traduire des extraits en anglais pour avoir quelque chose à présenter à Francfort.

M. V.-N. : Mais pour pouvoir se payer un agent, il faut déjà avoir beaucoup vendu.

C. B. : Pour Robert Perišić, l'un des jeunes auteurs les plus connus en Croatie, c'est son éditeur qui joue les agents. Je ne sais pas si Robert le paie mais à ce que j'ai pu voir, ils ont une relation plutôt amicale ! J'ai l'impression que ça fonctionne un peu comme ça : « Je te paie ta bière et la prochaine fois, quand je serai fauché, ce sera ton tour. »

J'ai depuis eu un autre exemple : Damir Karakaš, qui a vraiment la cote en ce moment en Croatie, a pris un agent anglais. Quand Belleville éditions a voulu acheter les droits d'un de ses romans, ça a été problématique, l'agent demandait beaucoup trop, des prix anglosaxons ! L'auteur a dû intervenir pour régler les choses.

M. V.-N. : Guéorgui Gospodinov a été contacté par un agent très connu dans le monde éditorial, et ça m'inquiète parce que maintenant, les agents risquent de demander beaucoup plus d'argent et ce sera plus compliqué pour les éditeurs.

C. B. : C'est vrai que pour l'instant, les choses sont assez simples. Si un livre me plaît, j'appelle l'éditeur, et en général l'auteur est ravi qu'on veuille le traduire en français. Il ne demande pas grand-chose.

TL : Ça veut dire que l'auteur s'occupe lui-même de vendre ses droits étrangers ? Il est obligé d'être un peu juriste...

M. V.-N. : Il n'a pas trop le choix. C'est l'éditeur qui lui envoie le contrat, dans des langues qui ne sont pas les siennes.

C. B. : Car nous traduisons aussi les contrats !

TL : C'est donc le droit français qui s'applique ?

M. V.-N. : Ce qui les intéresse le plus, c'est la question du temps, de la durée des droits, généralement cinq ans.

TL : C'est très court : que se passe-t-il au bout de cinq ans ?

M. V.-N. : Le problème, c'est que nous, traducteurs, ce n'est pas pour cinq ans que nous vendons nos droits, c'est pour soixante-dix ans. Pour Guéorgui Gospodinov, par exemple, on a eu de la chance que Nils Ahls soit un ami d'Armand de Saint Sauveur et ait accepté de céder mes droits lorsque Intervalles a réédité *Un Roman naturel* pionné par Phébus. Ce qui intéresse les auteurs, bien sûr, c'est l'avance.

C. B. : Ils veulent également être lus, et il y a le prestige du français, le fait que la France représente un lectorat énorme par rapport au pays d'origine. Ce qui aide aussi à convaincre un éditeur français, ce sont les traductions en allemand, et les bonnes critiques dans la presse allemande.

TL : Pour revenir à ma question de tout à l'heure, Chloé, j'imagine qu'il y a plus de monde dans le domaine serbo-croate que dans le domaine bulgare ?

C. B. : Oui, mais je ne saurais dire exactement combien nous sommes, je ne connais pas tout le monde. Et nous sommes relativement peu à être comme moi de langue maternelle française, sans lien familial avec le pays. Certains traducteurs sont des émigrés qui vivent ici depuis très longtemps et dont le français est parfait ou quasi parfait – et ce qui ne l'est pas est corrigé par l'éditeur ou par le conjoint –, et j'imagine qu'il y a aussi des gens qui appartiennent

à la deuxième génération d'émigration. Les parents sont venus trimer dans le bâtiment et les enfants, qui ont pu faire des études en France, renouent avec la langue de leurs parents.

TL : Et c'est ainsi qu'on en revient à l'Inalco... Pour terminer, Marie, peux-tu nous parler du prix de traduction Inalco-Festival VO/VF, dont la première édition a eu lieu en 2019 ?

M. V.-N. : Ce prix, doté de 1000 euros et remis pendant le festival VO/VF, récompense la traduction d'un livre paru au cours des deux années précédentes dans l'une des langues enseignées à l'Inalco. La première édition a été un réel succès, et nous avons reçu une cinquantaine de livres. Nous avons constitué une short list de sept titres que nous avons soumis à des collègues capables de mettre en perspective la traduction avec le texte original. C'est finalement Maud Mabillard, traductrice du russe, qui a remporté le prix pour le très beau roman *Zouleïkha ouvre les yeux*, de Gouzel Iakhina. Elle est intervenue à l'Inalco quelques jours plus tard. Quant aux autres traducteurs sélectionnés, ils ont été mis à l'honneur des Traducto'folies lors d'une table ronde animée par Julien Delorme. Nous espérons que l'édition 2020 sera tout aussi fructueuse.